

POÈMES

DE

**WALT WHITMAN**

*Version française de Léon BAZALGETTE*

*Avec un Portrait*



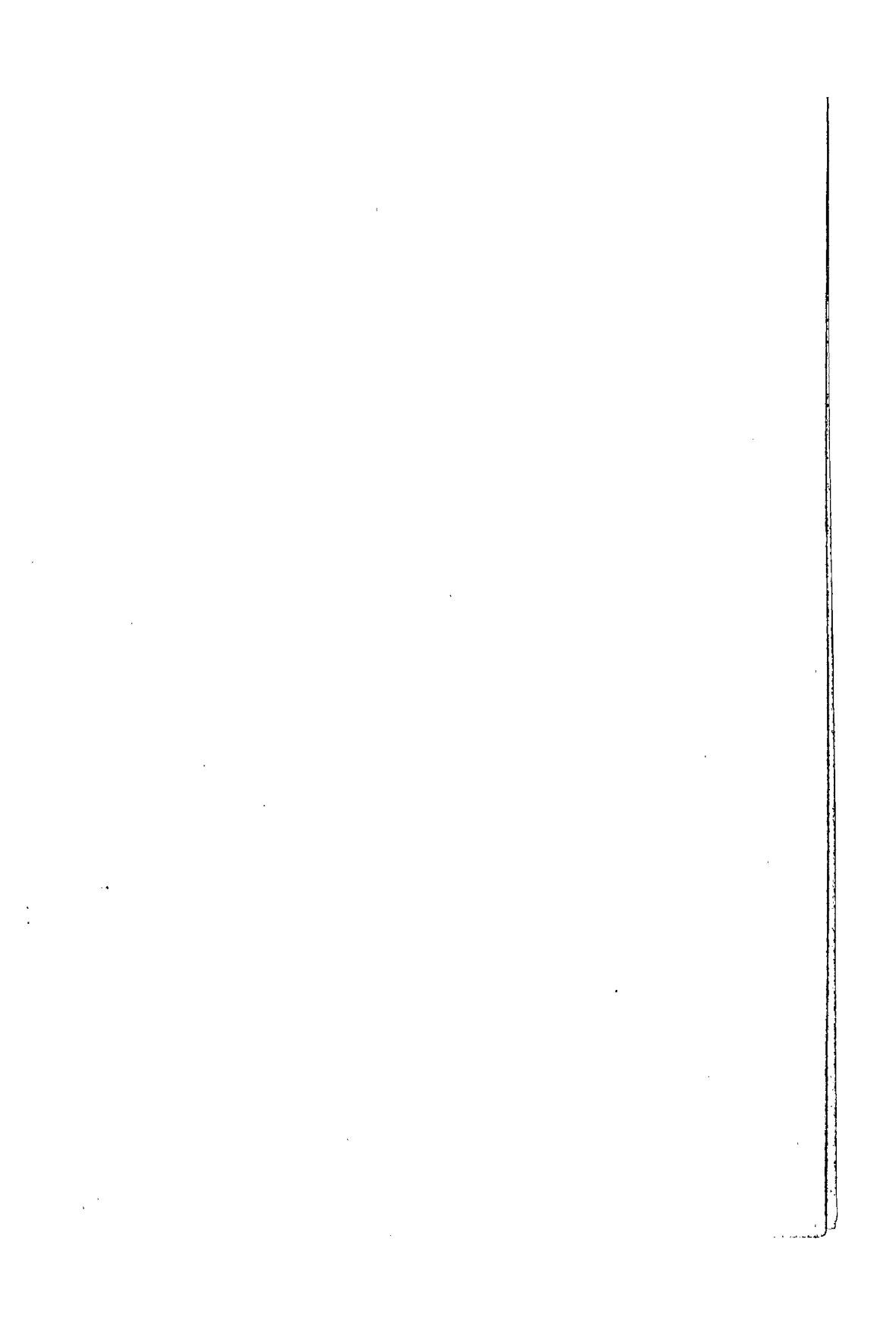
Éditions de l'Effort Libre

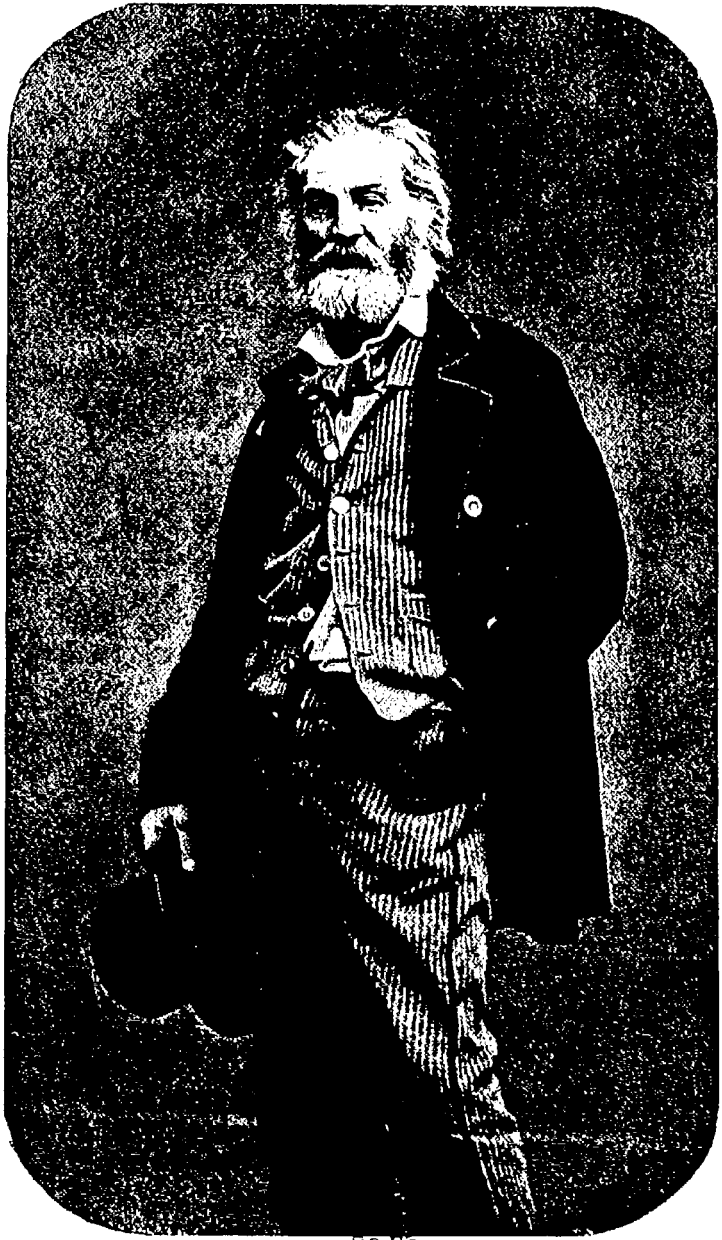
F. RIEDER & C<sup>ie</sup>, Éditeurs  
101, Rue de Vaugirard, PARIS

MCMXIV

**IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE**

*dix exemplaires sur Hollande Van Gelder*





W. R. F. COOPER  
LITH.



## NOTE DU TRADUCTEUR

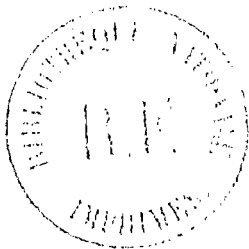
Parmi les papiers laissés par le poète se trouve cette note de sa main : « Introduire dans quelque poème un passage à l'effet de dénoncer et de menacer qui que ce soit qui, traduisant mes poèmes en une autre langue, ne traduira pas *chaque verset* et, cela, sans rien ajouter ni retrancher. »

C'est surtout aux faiseurs d'éditions expurgées — abhorrées par lui — que cette menace s'adressait. Mais alors même que nous comprendrions l'avis ci-dessus en sa plus large acception, la publication de morceaux choisis d'un livre que son auteur nous invite à considérer, non comme un simple recueil, mais comme un tout vivant dont l'intégrité lui importait « pour des raisons », semble néanmoins justifiée par d'autres raisons, sans que celles-ci soient nécessairement irréductibles à celles-là. La plus évidente de nos raisons est le désir de donner, sous un format de poche et à un prix très modique, un aperçu des Poèmes de Walt Whitman au public nombreux et précieux pour lequel les sept cents pages compactes de la version complète des *Feuilles d'herbe* (toute son œuvre poétique, c'est-à-dire la matière d'une dizaine de moyens volumes de vers) constituent un obstacle que ce public n'ose franchir sans savoir si l'effort en vaut la peine.

Toutefois, si cette publication nous paraît justifiée en principe, il est certain qu'elle ne le sera pleinement que dans la mesure où on la tiendra surtout pour une sorte d'introduction à la connaissance du livre entier, qui vaut bien davantage que n'importe laquelle, ou la somme même, de ses parties. Celui qui ignore Walt Whitman trouvera ici assez de substance pour avoir un avant-goût de sa personnalité et de son art. D'autre part, le

lecteur qui ne trouvera en ce choix rien qui lui parle spécialement ne trouvera probablement guère davantage dans le livre complet.

Nous désirons aussi qu'il soit bien entendu que les « morceaux » qui suivent n'ont pas été « choisis », parce que supérieurs au reste, à notre avis. Notre sélection a d'abord été déterminée par des nécessités matérielles : désirant, en effet, ne donner que des pièces entières, les longs poèmes se trouvaient à peu près exclus d'un aussi mince volume. Et, en choisissant parmi les autres, nous avons peut-être été guidés par une certaine préférence, non pour les plus beaux, mais pour les moins ardues, ceux qui ne déroutent pas le lecteur au premier contact et où il a accès de plain-pied, — comme plus efficacement préparatoires à la diffusion et à la compréhension d'une œuvre dont nombre de lecteurs jusqu'ici ont su admirer les proportions, la nouveauté, l'accent, mais dont trop peu encore ont senti toute la beauté profonde, l'intensité d'émotion et ce que nous serions tenté d'appeler la musique intérieure.



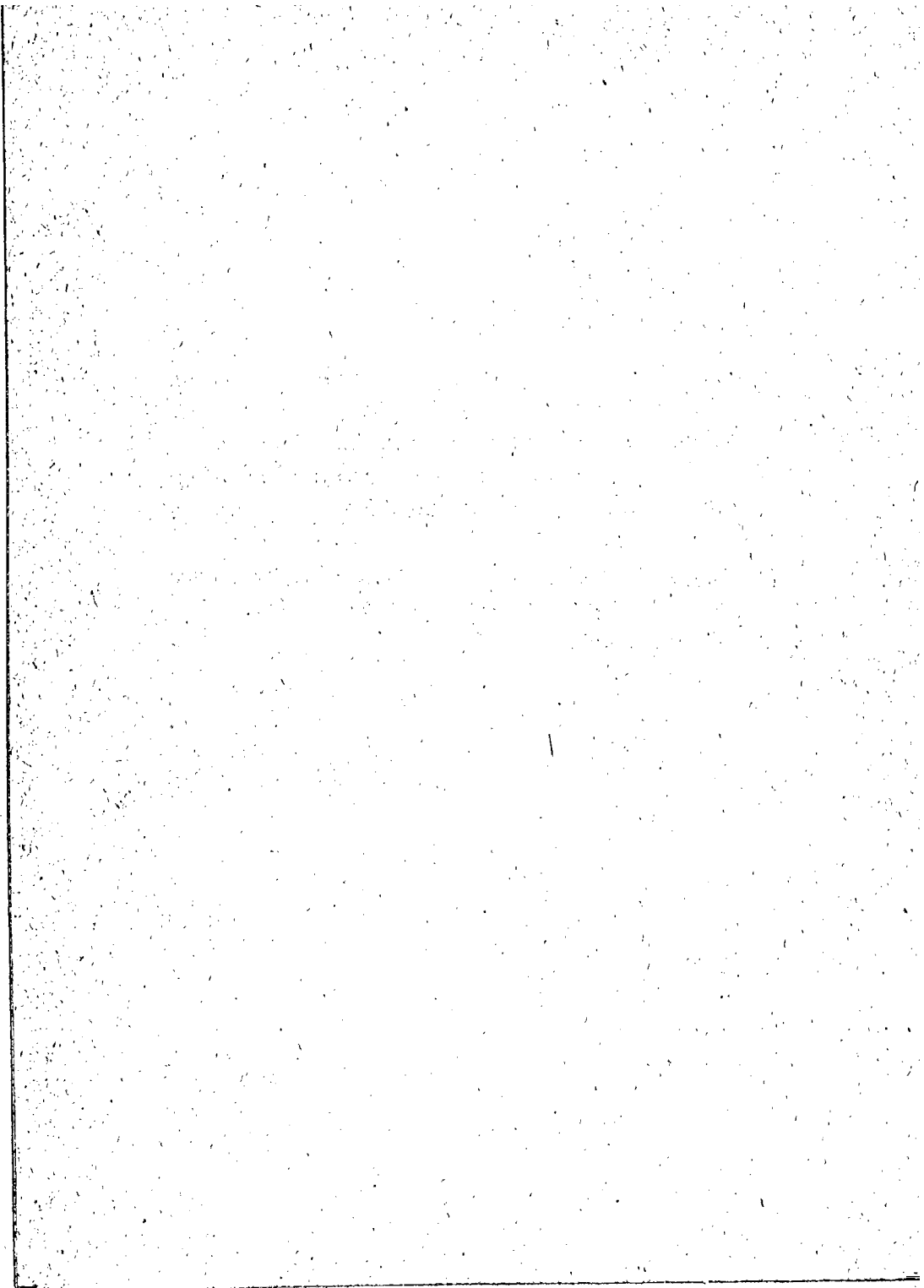
## MON LEGS

*A vous, qui que vous soyez, (en baignant de mon  
souffle cette feuille-ci, pour qu'elle lève — en la  
pressant un moment de mes mains vivantes ;  
— Tenez ! sentez à mes poignets comme bat mon  
pouls ! comme le sang de mon cœur se gonfle et  
se contracte !)*

*Je vous lègue, en tout et pour tout, Moi-même, avec  
promesse de ne vous abandonner jamais,  
En foi de quoi je signe mon nom,*

*Walt-Whitman*

(Deux Ruisseaux, Edition 1876.)







## EN COMMENÇANT MES ÉTUDES

En commençant mes études le premier pas m'a plu si fort,  
Le simple fait de la conscience, ces formes, la motilité,  
Le moindre insecte ou animal, les sens, la vue, l'amour,  
Le premier pas, dis-je, m'a frappé d'un tel respect et plu si fort,  
Que je ne suis guère allé et n'ai guère eu envie d'aller plus loin,  
Mais de m'arrêter à musarder tout le temps pour chanter cela en chants extasiés.

## EN TOURNÉES A TRAVERS LES ÉTATS

En tournées à travers les Etats nous partons,  
(Oui, à travers le monde, sous l'impulsion de ces chants,  
Voguant d'ici vers toutes les terres, vers toutes les mers),  
Nous qui sommes prêts à apprendre de tous, à enseigner tous et à aimer tous.

Nous avons observé les saisons qui se donnent et qui  
passent,  
Et nous avons dit : Pourquoi un homme ou une femme  
ne ferait-il pas autant que les saisons, et ne s'épan-  
cherait-il pas aussi bien ?

Nous nous arrêtons un moment dans chaque ville et  
chaque bourg,  
Nous traversons le Canada, le Nord-Est, l'ample vallée  
du Mississipi, et les Etats du Sud,  
Nous abordons sur un pied d'égalité chacun des Etats,  
Nous faisons l'épreuve de nous-mêmes et nous invi-  
tons les hommes et les femmes à entendre,  
Nous nous disons à nous-mêmes : Souviens-toi, n'aie  
crainte, sois sincère, promulgue le corps et l'âme,  
Demeure un moment et poursuis ton chemin, sois  
copieux, sobre, chaste, magnétique,  
Et que ce que tu répands revienne ensuite comme les  
saisons reviennent,  
Et puisses-tu être autant que les saisons.

### J'ENTENDS CHANTER L'AMÉRIQUE

J'entends chanter l'Amérique, j'entends ses diverses  
chansons,  
Celles des ouvriers, chacun chantant la sienne joyeuse  
et forte comme elle doit l'être,

Le charpentier qui chante la sienne en mesurant sa  
planche ou sa poutre,  
Le maçon qui chante la sienne en se préparant au tra-  
vail ou en le quittant,  
Le batelier qui chante ce qui est de sa partie dans son  
bateau, le marinier qui chante sur le pont du  
vapeur,  
Le cordonnier qui chante assis sur son banc, le cha-  
pelier qui chante debout,  
Le chant du bûcheron, celui du garçon de ferme en  
route dans le matin, ou au repos de midi ou à la  
tombée du jour,  
Le délicieux chant de la mère, ou de la jeune femme  
à son ouvrage, ou de la jeune fille qui coud ou qui  
lave,  
Chacun chantant ce qui lui est propre à lui ou à elle  
et à nul autre,  
Le jour, ce qui appartient au jour — le soir, un groupe  
de jeunes gars, robustes, cordiaux,  
Qui chantent à pleine voix leurs mélodieuses et mâles  
chansons.

## NE ME FERMEZ PAS VOS PORTES

Ne me fermez pas vos portes, orgueilleuses biblio-  
thèques,  
Car ce qui manquait sur tous vos rayons chargés, et  
dont on a pourtant le plus besoin, je l'apporte ;

Surgi de la guerre, j'ai fait un livre,  
Les mots de mon livre ne sont rien, ce à quoi je veux  
en venir est tout,  
Un livre à part, qui est sans lien avec les autres et  
n'est point perçu par l'intellect,  
Mais vous, forces latentes qu'on tait, vous en péné-  
trerez toutes les pages.

#### UNE FEMME M'ATTEND

Une femme m'attend, elle contient tout, rien ne fait  
défaut,  
Cependant tout ferait défaut si le sexe manquait, ou si  
manquait pour l'humecter l'homme qu'il faut.

Le sexe contient tout, les corps et les âmes,  
Les intentions, les preuves, la pureté, la délicatesse,  
les résultats, les promulgations,  
Les chants, les ordres, la santé, l'orgueil, le mystère de  
la maternité, le lait séminal,  
Tous les espoirs, les bienfaits et les dons, toutes les  
passions, les tendresses, les beautés, tous les plai-  
sirs de la terre,  
Tous les gouvernements, les juges, les dieux, les puis-  
sants de la terre,  
Tout cela est contenu dans le sexe, en fait partie et le  
justifie.

Sans honte l'homme qui me plaît connaît et avoue la  
sensation délicieuse de son sexe,  
Sans honte la femme qui me plaît connaît et avoue les  
délices du sien.

Dorénavant je m'écarterai des femmes insensibles,  
J'irai demeurer avec celle qui m'attend, avec ces  
femmes qui ont le sang chaud et qui sont capables  
de me satisfaire,  
Je vois que celles-là me comprennent et ne me  
repoussent pas,  
Je vois qu'elles sont dignes de moi, je serai donc le  
robuste époux de ces femmes.

Elles ne sont pas d'un iota inférieures à moi,  
Elles ont le visage tanné par les soleils rutilants et les  
vents qui soufflent,  
Leur chair a l'antique souplesse et vigueur divine,  
Elles savent nager, ramer, monter à cheval, lutter,  
tirer, courir, frapper, battre en retraite, s'avancer,  
résister et se défendre,  
Elles sont extrêmes dans l'affirmation de leurs droits  
— elles sont calmes et claires, en pleine possession  
d'elles-mêmes.

Je vous attire contre moi, ô femmes,  
Je ne puis vous laisser partir, je voudrais vous faire  
du bien,  
Je suis fait pour vous, et vous êtes faites pour moi, et  
ce n'est pas de nous seuls qu'il s'agit, mais d'autres  
êtres,

Car, enveloppés en vous, dorment de plus grands héros  
et de plus grands bardes,  
Qui refusent de s'éveiller au contact d'un autre homme  
que moi.

C'est moi qui viens, femmes, je m'ouvre un passage,  
Je suis sévère, âpre, large, inflexible, mais je vous  
aime,  
Je ne vous fais pas plus de mal qu'il n'est nécessaire  
pour vous,  
Je verse la liqueur d'où sortiront des fils et des filles  
à la mesure de ces Etats, je pèse d'un muscle lent  
et rude,  
Je me noue de toute ma force, je n'écoute aucune  
prière,  
Je n'ose pas me retirer avant d'avoir déposé ce qui  
s'était depuis si longtemps accumulé en moi.

A travers vous je fais couler les ruisseaux emprisonnés  
de mon être,  
J'enferme en vous un millier d'années du futur,  
Je greffe sur vous les greffes de ce qu'il y a de plus  
cher pour moi et pour l'Amérique,  
Les gouttes que je distille en vos corps feront germer  
des femmes impétueuses et athlétiques, des  
artistes, des musiciens et des chantres nouveaux,  
Les enfants que je procrée de vous doivent procréer  
des enfants à leur tour,  
Je prétendrai alors que des hommes et des femmes  
accomplis sortent de mes épanchements d'amour,

J'attendrai d'eux qu'ils s'entr'aient avec d'autres,  
comme moi et vous nous nous entr'aimons main-  
tenant,

Je compterai sur les fruits qui naîtront de leurs ondées  
ruisselantes, comme je compte sur les fruits qui  
naîtront des ondées ruisselantes que je dispense  
en ce moment,

Je serai dans l'expectative des moissons d'amour qui  
lèveront des naissances, des vies, des morts, des  
immortalités qu'aujourd'hui je plante si amou-  
reusement.

## SORTIE DE LA FOULE, OCÉAN QUI ROULE

Sortie de la foule, océan qui roule, une goutte s'est  
doucelement approchée de moi,

Et m'a murmuré : *Je t'aime, je mourrai bientôt,*

*J'ai accompli un long voyage uniquement pour te con-  
templer, te toucher,*

*Car je ne pourrais pas mourir avant de t'avoir une fois  
contemplé,*

*Et j'aurais eu peur de te perdre plus tard.*

A présent que nous nous sommes rencontrés, que nous  
nous sommes regardés, nous pouvons être tran-  
quilles,

Retourne en paix à l'océan, ma bien-aimée,

Moi aussi je fais partie de cet océan, ma bien-aimée,  
nous ne sommes pas tellement séparés,  
Regarde le grand globe terrestre, la cohésion de tout,  
comme tout cela est parfait !  
Quant à moi et à toi, si la mer irrésistible doit nous  
séparer,  
Et pour une heure nous emporter vers des points con-  
traires, elle ne peut cependant nous tenir à jamais  
éloignés l'un de l'autre ;  
Ne sois pas impatiente — un petit moment — sache-le,  
je salue l'air, l'océan et la terre,  
Chaque jour au coucher du soleil, pour ta chère vie,  
mon aimée.

### COMBIEN DE TEMPS FUMES-NOUS TROMPÉS NOUS DEUX

Combien de temps fûmes-nous trompés, nous deux !  
Aujourd'hui métamorphosés, nous nous évadons  
promptement comme la Nature s'évade,  
Nous sommes la Nature, longtemps nous avons été  
absents, mais à présent nous revenons,  
Nous devenons plantes, troncs, feuillages, racines,  
écorce,  
Nous sommes encastés dans le sol, nous sommes  
rochers,  
Nous sommes chênes, nous poussons côte à côte dans  
les clairières,



Nous broutons, nous sommes deux bêtes sauvages,  
mêlées aux troupeaux, primesautières à l'égal des  
autres,

Nous sommes deux poissons nageant de conserve dans  
la mer,

Nous sommes ce que sont les fleurs de l'acacia, nous  
laissons tomber des senteurs par les chemins, de  
l'aube au crépuscule,

Nous sommes également l'ordure grossière des bêtes,  
des plantes, des minéraux,

Nous sommes deux éperviers adonnés aux rapines,  
nous planons dans l'air et regardons en bas,

Nous sommes deux soleils resplendissants, c'est nous  
qui nous balançons arrondis et stellaires, nous  
sommes tels que deux comètes,

Nous rôdons dans les bois, quadrupèdes armés de  
griffes, nous bondissons sur notre proie,

Nous sommes deux nuages voyageant là-haut, les  
matins et les soirs,

Nous sommes des mers qui se mêlent, nous sommes  
deux de ces vagues joyeuses qui roulent l'une sur  
l'autre et s'entr'inondent,

Nous sommes neige, pluie, froid, ténèbres, nous  
sommes chaque produit et chaque influence du  
globe,

Nous avons fait des tours et des tours, tous les deux,  
avant de nous retrouver de nouveau chez nous,

Nous avons épuisé tout hormis la liberté, tout hormis  
notre propre joie.

---

JE VOUS AI ENTENDUS, DOUX ET SOLENNELS  
CHANTS DE L'ORGUE

Je vous ai entendus, doux et solennels chants de  
l'orgue, dimanche dernier comme je passais le  
matin devant l'église,  
Vents d'automne, j'ai entendu en traversant les bois  
à la brune vos soupirs qui se prolongeaient là-haut  
si désolés,  
J'ai entendu à l'opéra chanter l'absolu ténor italien,  
j'ai entendu chanter le soprano au milieu d'un  
quartette ;  
Cœur de mon aimée ! Toi aussi je t'ai entendu mur-  
murer tout bas à travers l'un de ses poignets passé  
autour de ma tête,  
J'ai entendu cette nuit, lorsque tout était silencieux,  
ton battement faire tinter des clochettes à mon  
oreille.

POUR TOI, O DÉMOCRATIE

Oui, je ferai le continent indissoluble,  
Je ferai la plus splendide race sur laquelle le soleil ait  
brillé,  
Je ferai de divines terres magnétiques,  
Avec l'affection des camarades,  
Avec l'affection pour toute la vie des camarades.

Je planterai le compagnonnage aussi serré que des  
arbres le long de tous les fleuves d'Amérique et  
des rivages des grands lacs et sur la surface entière  
des prairies,

Je rendrai inséparables les cités, leurs bras passés  
autour du cou l'une de l'autre,

Par l'affection des camarades,

Par la mâle affection des camarades.

Pour toi ces poèmes sortis de moi, ô Démocratie, pour  
te servir, ma femme !

Oui, pour toi, c'est pour toi que je module ces chants.

## CHRONIQUEURS DES AGES FUTURS

Chroniqueurs des âges futurs,

Tenez, je veux vous faire pénétrer sous cette enveloppe  
impassible, je veux vous apprendre ce que vous  
devrez dire de moi :

Publiez mon nom et accrochez mon portrait comme  
celui de l'ami le plus tendre,

Portrait de l'ami, du cher camarade dont son ami, son  
cher camarade était le plus épris,

Qui n'était pas orgueilleux de ses chants, mais de  
l'immensurable océan d'amour qui refluaient en  
dedans de lui, et l'épanchait sans compter,

Qui souvent se promenait en des chemins solitaires

en songeant à ses amis chers, à ses tendres compagnons,  
Qui, tristement songeur loin de celui qu'il aimait,  
passa souvent des nuits sans sommeil et chagrines,  
Qui connut trop bien la mortelle, mortelle crainte que  
celui qu'il aimait pût être secrètement indifférent  
envers lui,  
Dont les jours les plus heureux se passèrent très loin  
à travers champs, dans les bois, sur les coteaux,  
à errer avec un autre la main dans la main, tous  
deux isolés des hommes,  
Qui souvent flâna dans les rues, entourant de son bras  
l'épaule d'un ami, et le bras de son ami également  
appuyé sur la sienne.

#### VOUS NE TROUVEREZ ICI QUE DES RACINES

Vous ne trouverez ici que des racines et des feuilles  
mêmes,  
Des senteurs rapportées des bois sauvages et des étangs  
aux hommes et aux femmes,  
De la surelle excrue sur un sein et des œillets d'amour,  
des doigts qui s'enroulent plus étroitement que la  
vigne,  
Des ramages jaillis de la gorge des oiseaux cachés dans  
le feuillage, à l'heure où le soleil est levé,  
Des brises de la terre et de l'amour soufflées des rivages

vivants vers vous portés sur la mer vivante, vers vous, ô marins !  
Des baies amollies par le gel et des ramilles de Mars  
offertes toutes fraîches aux jeunes gens qui errent  
dans la campagne au temps où l'hiver s'adoucit,  
Des bourgeons d'amour mis devant vous et en dedans  
de vous, qui que vous soyez,  
Bourgeons qui s'ouvriront aux mêmes conditions que  
toujours :  
Si vous leur, versez la chaleur du soleil ils s'ouvriront  
pour vous verser forme, couleur et parfum,  
Si vous devenez l'aliment et l'ondée, ils deviendront  
des fleurs, des fruits, de hautes branches et des  
arbres.

## CITÉ D'ORGIES

Cité d'orgies, de balades et de joies,  
Cité qui sera fameuse un jour parce qu'au cœur de toi  
j'ai vécu et chanté,  
Ce ne sont pas tes pompes, tes tableaux mouvants ni  
tes spectacles qui me payent de retour,  
Ni les rangées interminables de tes maisons, ni les  
navires aux quais,  
Ni les défilés dans les rues, ni les vitrines brillantes  
remplies de marchandises,  
Ni de converser avec des gens instruits, ni de prendre  
part aux soirées et aux fêtes,

Non, pas cela, — mais lorsque je passe, ô Manhattan,  
le fréquent et rapide éclair des yeux qui m'offrent  
l'affection,  
Qui répondent aux miens, — voilà ce qui me paye de  
retour,  
Seuls, des amis, un perpétuel cortège d'amis, me  
payent de retour.

#### A UN ÉTRANGER

Etranger qui passes ! Tu ne sais pas avec quel désir  
ardent je te regarde,  
Tu dois être sûrement celui que je cherchais ou celle  
que je cherchais (cela me revient comme le sou-  
venir d'un rêve),  
J'ai sûrement vécu une vie de joie quelque part avec  
toi,  
Tout s'évoque au moment où nous passons rapidement  
l'un près de l'autre, fluides, affectueux, chastes,  
mûrs,  
Tu as grandi avec moi, tu as été un garçon ou une  
fillette avec moi,  
J'ai mangé et j'ai dormi avec toi, ton corps a cessé  
d'être uniquement ta chose et n'a pas permis au  
mien d'être uniquement ma chose,  
Et tu me donnes le plaisir de tes yeux, de ton visage,  
de ta chair, lorsque nous nous croisons, et tu

prends en échange celui de ma barbe, de ma poitrine, de mes mains,  
Je ne te parlerai pas, je penserai à toi quand je serai  
seul ou quand je m'éveillerai seul la nuit,  
J'attendrai, je ne doute pas que nous nous rencontrerons une autre fois,  
Je prendrai garde à ne pas te perdre.

## EN CE MOMENT OU JE SUIS SEUL

En ce moment où je suis seul, gros de pensées et de désirs,  
Il me semble qu'il y a d'autres hommes en d'autres contrées pareillement gros de pensées et de désirs,  
Il me semble qu'en promenant mes regards au loin je puis les apercevoir en Allemagne, en Italie, en France, en Espagne,  
Ou là-bas loin, très loin, en Chine ou en Russie ou au Japon, parlant d'autres dialectes,  
Et il me semble que si je pouvais connaître ces hommes-là, je m'attacherais à eux comme je le suis aux hommes de mon pays,  
Oh ! je sais que nous serions frères et amis,  
Je sais que je serais heureux avec eux.

## EN FENDANT DE LA MAIN L'HERBE DES PRAIRIES

En fendant de la main l'herbe des prairies et en respirant son odeur particulière,

Je lui demande des concordances spirituelles,

Je demande le plus copieux et le plus étroit compagnonnage entre les hommes,

Je demande que s'élèvent les brins d'herbe des mots, des actes, des individus,

Ceux du plein air, rudes, ensoleillés, frais, nourrissants,

Ceux qui vont leur chemin, le torse droit, qui s'avancent avec liberté et autorité, qui précèdent au lieu de suivre,

Ceux qu'anime une audace indomptable, ceux dont la chair est forte et pure, exempte de taches,

Ceux qui regardent nonchalamment en plein visage les Présidents et les gouverneurs, comme pour leur dire : *Qui êtes-vous ?*

Ceux que remplit une passion sortie de la terre, les simples, les sans-gêne, les insoumis,

Ceux de l'Amérique intérieure.



## DÉBORDANT DE VIE A CETTE HEURE

Débordant de vie à cette heure, dense et visible,  
Dans ma quarantième année, l'an quatre-vingt-trois de  
ces États,  
A quelqu'un qui vivra dans un siècle d'ici ou dans  
n'importe quel nombre de siècles,  
A vous qui n'êtes pas encore né, j'adresse ces chants,  
m'efforçant de vous atteindre.

Quand vous lirez ceci, moi qui étais visible alors, serai  
devenu invisible ;  
Alors ce sera vous, dense et visible, qui vous rendrez  
compte de mes poèmes, qui vous efforcerez de  
m'atteindre,  
Vous figurant combien vous seriez heureux si je pou-  
vais être avec vous et devenir votre camarade ;  
Qu'il en soit alors comme si j'étais avec vous. (Ne  
soyez pas trop certain que je ne suis pas avec vous  
à cette heure.)